

TEMPERATURE

Du 23 janvier 1901.

Table with 2 columns: Time (Th. du matin, Midi, P. M., 6 P. M.) and Temperature (Centigrade).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 23 janvier.—Indications pour la Louisiane.—Temp.—pluies occasionnelles...

C'est le tour du Sud.

Récemment, un étranger, jetant vaguement les yeux sur la carte de l'Union s'étonnait de ce que le Sud, qui lui paraissait plus fertile, plus riche en ressources...

Cet étranger oublait que depuis la plus haute antiquité, toutes les migrations se sont opérées de l'est à l'ouest. Il oublait que la découverte du Nouveau Monde s'est faite un peu au hasard par des navigateurs qui erraient à l'aventure à travers les océans...

Parmi les changements accomplis sur notre planète au cours du dix-neuvième siècle, ceux qui concernent le nombre des individus formant chaque nation ne sont pas les moindres en intérêt ni en importance.

Obéissant toujours à la loi naturelle qui entraîne invariablement l'homme de l'Est à l'Ouest, les immigrations poursuivent droit leur chemin des côtes de l'Atlantique vers celles du Pacifique.

Il y eut un commencement de courants qui faillit entraîner les nouveaux arrivants vers le Far West; mais ce n'était là qu'un mouvement factice qui n'avait pour mobile que la recherche de

quelques mines de métaux précieux et qui devait bientôt s'arrêter court. Il faut bien l'avouer, l'humanité est terriblement routinière et moutonnaire. Nous allons droit devant nous, machinalement, sans nous rendre un compte bien exact du but que nous poursuivons et suivant aveuglément la trace de nos devanciers.

Pour déterminer un changement de direction dans la marche des immigrations il fallait que sur la route naturelle parcourue il se produisît des encombrements, que l'on ne s'y sentît plus les coudées franches. C'est ce qui est arrivé précisément depuis un bon quart de siècle.

Tel est le travail qui s'opère, en ce moment, autour de nous et nous promet, à nous et à nos enfants, une prospérité sans exemple dans le passé de l'Amérique du Nord.

Ce mouvement, hâtons-nous de le dire, est irrésistible, parce qu'il est conforme à la nature des choses et répond aux nécessités de l'avenir. On peut essayer de l'arrêter ou de le détourner, on n'y réussira pas et nous devons en favoriser le développement avec d'autant plus de confiance et de sûreté, que venant après les autres mouvements de même nature, il peut suivre les leçons de l'expérience et éviter les fautes qu'on pu commettre et les encombrements qu'on dut subir ceux du passé.

LA Population au XIXe Siècle.

Paris, 14 janvier.

Paris, 14 janvier. Parmi les changements accomplis sur notre planète au cours du dix-neuvième siècle, ceux qui concernent le nombre des individus formant chaque nation ne sont pas les moindres en intérêt ni en importance. L'Europe de 1901 ne ressemble guère, à cet égard, à l'Europe de 1801! Les personnages du drame historique portent les mêmes noms: France, Angleterre, Allemagne, Autriche, Espagne, Russie, etc.; en réalité ces mêmes mots désignent d'autres êtres, prodigieusement différents de ceux qu'ils désignent d'abord. De nouveaux personnages, singulièrement vivaces et puissants, ont surgi sur d'autres points du globe, profondément transformés lui-même dans ses conditions matérielles par rapport à l'homme; si bien que, continuant d'appliquer les mêmes noms à des personnes ou à des choses différentes, et raisonnant comme si elles étaient restées ce qu'elles furent et seules en présence, nous sommes à chaque instant victimes des plus dangereuses illusions et nous commettons dans nos calculs politiques et sociaux les plus grossiers erreurs.

Comparez l'Europe de 1801 à celle de 1901: la première comptait environ 175 millions d'habitants; la seconde en compte plus de 392 millions. La population a plus que doublé; elle a augmenté de 217 millions, c'est-à-dire de 124 0/0.

La population de la France politique de 1801, avec ses nouvelles et naturelles frontières, s'élevait à plus de 33 millions d'habitants, supérieure en nombre, en cohésion, en forces vives, à quelque nation que ce fût, excepté la Russie, qui ne dépassait guère alors 26 millions d'habitants, et dont l'état de civilisation matérielle était d'ailleurs si inférieur au nôtre. Mais l'Angleterre (avec l'Ecosse et l'Irlande) atteignait que 16 millions d'habitants, moitié moins que nous. L'Empire d'Allemagne de la fin du dix-huitième siècle, morcelé, disloqué, purement nominal, comptait environ 25 millions d'habitants, dispersés non pas seulement dans les trois cents Etats environ siégeant à la Diète, mais dans les dix-huit cents à dix-neuf cents Etats souverains autonomes — et si se souvenait que le royaume de Naples, avec 4,800,000, etc., etc.; en définitive, c'est à peine si la Pénninsule entière, déchirée en dix lambeaux, comprenait une population de 17 millions d'âmes: — l'Autriche et la Hongrie ensemble n'arrivaient pas à 25 millions. En un mot, la France des traités de Campo Formio, de Zurich et de Lunéville représentait à elle seule presque la cinquième partie de l'Europe, où elle figurait au premier rang, l'emportant de beaucoup sur tout autre peuple.

Hors de l'Europe, c'était le désert ou l'inconnu. Sans doute on savait qu'en Asie l'Inde et la Chine étaient d'immenses réservoirs d'hommes. Des recensements réguliers avaient été pratiqués plusieurs fois, depuis la plus haute antiquité, dans le Céleste Empire, où la population était comptée par "bouche". Elle avait été évaluée, au premier siècle après Jésus Christ, à 59,594,978 bouches; en 1743, d'après Allerstein, à 198,213,713 bouches; en 1795, d'après Martiney, à 335,000,000 de bouches; mais on ne citait presque aucun autre chiffre, ni pour le Japon, impénétrable, ni pour l'Inde, ni pour les autres régions asiatiques. L'Afrique n'était qu'un contour; je me rappelle les atlas en usage dans nos lycées et nos collèges, il y a cinquante ans; Terra incognita était le seul renseignement fourni aux "jeunes élèves" sur le mystérieux pays que l'on croyait, comme au temps des Romains, peuplé de plus de "monstres" que d'hommes. En Amérique, le census officiel des Etats-Unis y avait constaté 3,929,214 habitants en 1790, et 5,308,383 en 1800; — mais impossible d'articuler un chiffre précis pour les autres pays. Le Mexique, le Pérou, le Chili, le Brésil, etc. (simples colonies de l'Espagne ou du Portugal), à peine peuplés de quelques centaines de milliers de blancs et de quelques millions d'indigènes dépeuplés rapidement, ne comptaient pas être pas ensemble à 5 millions d'habitants. Rien à dire de l'Océanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, alors presque des rêves.

Au début du vingtième siècle, en 1901, un nouveau monde est

homogène de beaucoup le plus nombreux, le plus vivace, le plus puissant, représentait à elle seule presque le sixième de l'humanité agissante.

Aujourd'hui, près de 800 millions d'hommes usent des mêmes forces dans le combat pour la vie, sur tous les points du globe; demain ce sera près d'un milliard et demi d'êtres humains qui figureront à peu près au même plan sur la scène terrestre. En face de tels nombres, que devient, au point de vue de la prééminence nationale établie sur la force matérielle, un peuple de 38 millions d'habitants?

Mais il est d'autres et plus réelles supériorités. Si les "tribunes de l'Afrique" se sont dissipées; si l'Europe entière est aujourd'hui moins longue à traverser que ne l'était, il y a cent ans, le tiers de la France; si les continents s'ouvrent de toutes parts à l'action du libre travail humain et se couvrent de ses œuvres; si la matière, le temps, l'espace, les forces de la nature, si longtemps rebelles, sont asservis de plus en plus étroitement, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, à nos besoins ou à nos volontés, — quel roi, quel conquérant, quel génie accomplit ces prodiges? Aucun.

Les armes, les lois, les empires, les assemblées, les gouvernements quels qu'ils soient ne sont pour rien dans ces transformations. Ça et là, isolément, seule l'intelligence de quelques hommes enfanta ces merveilles, faible préface de celles qui naissent. Un Stephenson, un Marc Seguin, un Ampère, un Faraday, un Fresnel, un Charles Bourseul, un Graham Bell, un Pasteur, tels sont les potentats qui, pendant le siècle disparu, ont renouvelé la face de la terre; plus profondément que tous les princes, toutes les victoires, toutes les conquêtes, toutes les fondations, toutes les chutes de royaumes et d'empires.

Dans ce noble domaine de l'idée, le nombre ne compte plus, toutes les piperies, toutes les fictions politiques et sociales s'évanouissent, laissant apparaître le "vide des grands hommes" telles que les conçoit un passé d'ignorance, de violence et d'erreur. Qu'importe donc à la France, si elle sait penser, de ne plus dominer par la foule de ses bras? Les jours s'annoncent où définitivement "l'Esprit sera porté sur les eaux", et seul régnera.

Une invitation à dîner. Voulez-vous savoir comment, en l'an VI, était formulée une invitation à dîner? En voici une de l'ancien abbé de Périgord, de celui qui, quelques années plus tard, devait s'appeler le prince de Bénévent: "Je vous prie, citoyen, de vouloir bien me faire l'honneur de venir souper chez moi, quartier de la Sixtine, le samedi 14 nivôse, et d'avoir la bonté de vous y rendre entre huit et neuf heures. "Vous jugerez convenable, j'en suis sûr, de vous interdire tout habillement provenant des manufactures anglaises et de marquer, par là, les sentiments qui vous animent dans les circonstances présentes. "Vous voudrez bien ne pas oublier de présenter en entrant cette lettre. Elle tiendra lieu de billet, mais ne pourra servir que pour une personne." "CH. MAUR. TALLEYRAND."

Impression du Jubilé A ROME.

Sur la ville, inondée encore de la pluie tropicale de la nuit, le soleil, à travers de gros nuages chevauchant les nuées, s'est mis à sourire. Par toutes les rues ce sont des voitures roulant vers le Vatican, et l'on aperçoit à travers les vitres des coupés, des landaus ou sous les capotes rabaisées de gracieux visages de femmes, la tête enveloppée de la mantille noire, se rendant à Saint-Pierre, pour la fermeture de la porte sainte.

Sur l'immense place, des soldats font le service d'ordre. Dans l'atrium, où le trône pontifical est dressé, une foule attend depuis deux heures l'arrivée du cortège papal. Plusieurs fois déjà, dans les rangs des hommes en habits noirs, pressés les uns contre les autres, où les costumes des séminaristes de tous les pays, en bleu, en rouge, en violet, forment une singulière mosaïque, il y a eu un long remous d'impatience, d'espoir. On attend toujours.

Soudain un murmure s'est élevé. Par la porte de droite, sous l'immense statue de Constantin à cheval, la procession s'avance. C'est d'abord la croix dorée entre deux cierges, puis une longue théorie de chanoines au camail d'hermine, d'évêques tous semblables sous la mitre d'argent, puis les cardinaux vêtus de leurs robes rouges, enfin le Pape.

Porté sur la sedia hiératique, tout de blanc vêtu, la tête couleur de cire, il arrive lentement entre les grands éventails. Il semble écrasé sous la chape trop lourde; de sa main transluide il bénit à droite et à gauche. Je vois le diamant énorme qu'il porte à son doigt briller éblouissant. Le soleil, filtrant dans les vitres, allume sur sa face de ce joyau d'étranges flammes d'un bleu très doux ou bien couleur de feu. Il me semble que cette main flambe et que c'est la main d'un spectre. Cependant il fait le tour de Saint-Pierre où l'on s'égorge; mon regard n'est pas fasciné par la splendeur du cortège, paillard de la pourpre des cardinaux, du brocart d'argent des évêques, du costume antique des gardes nobles, ombré de la robe des moines; mon regard est attiré seulement par la figure du Pontife, par cette tête de vieillard débilite. Enfin il s'est assis sur le trône dans l'atrium. Les chœurs de la Sixtine modulent d'une voix admirable les versets liturgiques. Je n'ai plus la notion du temps. Il s'est levé, pour fermer du marteau d'or la porte Jubilaire, d'un effort l'auguste nonagénaire, courbé jusqu'alors s'est redressé. Maintenant les yeux sont brillants. Il lit les orèmes et j'entends cette voix tour à tour très douce et si énergique. Mais il entonne le Te Deum. La voix est sortie claire, comme un appel de clairon. L'âme est bien toujours là, galvanisant le corps si faible. Il m'apparaît soudain grand, magnifié, surhumain, Roi de la chrétienté, Vicaire du Christ, dans une majesté suprême et dans une suprême domination. Les chœurs de la Sixtine, puis la foule tout entière clament l'hymne de joie. Nous sommes prosternés. Il élève ses mains bénissantes. Par trois fois, d'un geste ferme, il a

Impression du Jubilé A ROME.

Sur la ville, inondée encore de la pluie tropicale de la nuit, le soleil, à travers de gros nuages chevauchant les nuées, s'est mis à sourire. Par toutes les rues ce sont des voitures roulant vers le Vatican, et l'on aperçoit à travers les vitres des coupés, des landaus ou sous les capotes rabaisées de gracieux visages de femmes, la tête enveloppée de la mantille noire, se rendant à Saint-Pierre, pour la fermeture de la porte sainte.

Sur l'immense place, des soldats font le service d'ordre. Dans l'atrium, où le trône pontifical est dressé, une foule attend depuis deux heures l'arrivée du cortège papal. Plusieurs fois déjà, dans les rangs des hommes en habits noirs, pressés les uns contre les autres, où les costumes des séminaristes de tous les pays, en bleu, en rouge, en violet, forment une singulière mosaïque, il y a eu un long remous d'impatience, d'espoir. On attend toujours.

Soudain un murmure s'est élevé. Par la porte de droite, sous l'immense statue de Constantin à cheval, la procession s'avance. C'est d'abord la croix dorée entre deux cierges, puis une longue théorie de chanoines au camail d'hermine, d'évêques tous semblables sous la mitre d'argent, puis les cardinaux vêtus de leurs robes rouges, enfin le Pape.

Porté sur la sedia hiératique, tout de blanc vêtu, la tête couleur de cire, il arrive lentement entre les grands éventails. Il semble écrasé sous la chape trop lourde; de sa main transluide il bénit à droite et à gauche. Je vois le diamant énorme qu'il porte à son doigt briller éblouissant. Le soleil, filtrant dans les vitres, allume sur sa face de ce joyau d'étranges flammes d'un bleu très doux ou bien couleur de feu. Il me semble que cette main flambe et que c'est la main d'un spectre. Cependant il fait le tour de Saint-Pierre où l'on s'égorge; mon regard n'est pas fasciné par la splendeur du cortège, paillard de la pourpre des cardinaux, du brocart d'argent des évêques, du costume antique des gardes nobles, ombré de la robe des moines; mon regard est attiré seulement par la figure du Pontife, par cette tête de vieillard débilite. Enfin il s'est assis sur le trône dans l'atrium. Les chœurs de la Sixtine modulent d'une voix admirable les versets liturgiques. Je n'ai plus la notion du temps. Il s'est levé, pour fermer du marteau d'or la porte Jubilaire, d'un effort l'auguste nonagénaire, courbé jusqu'alors s'est redressé. Maintenant les yeux sont brillants. Il lit les orèmes et j'entends cette voix tour à tour très douce et si énergique. Mais il entonne le Te Deum. La voix est sortie claire, comme un appel de clairon. L'âme est bien toujours là, galvanisant le corps si faible. Il m'apparaît soudain grand, magnifié, surhumain, Roi de la chrétienté, Vicaire du Christ, dans une majesté suprême et dans une suprême domination. Les chœurs de la Sixtine, puis la foule tout entière clament l'hymne de joie. Nous sommes prosternés. Il élève ses mains bénissantes. Par trois fois, d'un geste ferme, il a

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

"A Ward of France" est sans contredit un des drames les plus intéressants qui aient jamais été joués sur nos théâtres de la Nouvelle-Orléans. La scène se passe presque tout entière en Louisiane, et nous rappelle notre passé, l'époque coloniale. Aussi la pièce attire-t-elle la foule chaque soir. Elle est, d'ailleurs, remarquablement jouée par la troupe Baldwin-Melville.

CRESCENT.

Le Crescent est un théâtre gal. C'est ce qui a fait sa popularité parmi nous, mais jamais il n'a réussi à provoquer le rire comme cette semaine, dans "A Hot Old Time", pièce qui est enlevée brillamment par la troupe du Crescent. Aussi quelle foule, chaque soir.

OPERA.

Ce soir, jeudi, il y aura une brillante représentation au Théâtre de l'Opéra: deux opéras: "La Vivandière" et la "Cavalleria Rusticana", deux œuvres populaires que la troupe de M. Berriol enlève avec un entrain endiablé et dans lesquelles les principaux rôles sont interprétés par Mlle Nina Pack et M. Baumann, deux rôles tout à fait en dehors, qui vont si bien à ces deux artistes. C'est Mme Talix et M. Jérôme qui sont chargés de la "Cavalleria Rusticana". Une représentation coréenne, comme on le voit.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Rien d'amusant comme les représentations que donne la troupe May Howard à l'Académie de Musique; elles attirent la foule et valent les applaudissements.

TULANE.

Nous ne saurions trop engager le public amateur à aller entendre et applaudir, dans "The Old Homestead", M. Deenan Thompson, un artiste de véritable valeur, plein de naturel et de bonhomie, qui a presque vieilli dans le métier et a fait son "Home" de théâtre et des pièces qu'il interprète avec tant d'habileté, de conscience, nous pourrions même dire avec tant d'amour.

Fermeture d'une filature de coton.

Norwich, Conn., 22 janvier.—La filature de coton est fermée à cause de la grève des ouvriers qui ne veulent pas accepter une réduction qui équivaut, disent-ils, à une baisse de salaire de 12 pour cent. 500 ouvriers sont employés dans cette usine.

Association des directeurs de Théâtres.

Albany, New York, 23 janvier.—L'Association des Directeurs des Théâtres d'Amérique a été incorporée ici. Le but est de soutenir les uns les autres. Le bureau principal est installé à New York.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

N° 7. Commence le 17 Janvier 1901.

LA Haute de Jeannine

GRAND ROMAN INEDIT

Par PAUL BOUGET.

PREMIERE PARTIE

L'IMMOLEE

IV

TIENNET, LE BRACONNIER.

Suite.

Il se dirige vers le réduit du fond. Une seconde après, il en sortait absolument transformé. Sa casquette avait été rem-

placée par un vieux chapeau, sa blouse par un gilet de laine marron. Ses sabots avaient fait place à de vieux brodequins. Ainsi, s'il était rencontré par un garde, il risquait moins d'être reconnu.

Antoine jeta quelques pièces d'argent sur la table: —Voilà ma paye... range ça la mère...

Mais Tiennet venait d'apporter deux verres et une bouteille d'eau-de-vie. Il en versa deux larges rasades.

—Ça fait du bien, ça, mon fiston... Y a rien de tel pour vous mettre d'attaque... Ten auras besoin tout à l'heure... Vrai, ce que je jubilerais de faire un bon coup cette nuit... Ce que j'ai dans le nez, le père Vernier, lui et tous les exploitiers de son acabit! Ça vaut pas cher... On les démolirait une bonne fois...

Il s'ébahissait... ses yeux brillants dans son visage farouche.

—Oui, père... mais y a des exceptions... Ainsi, là, ouais, on aime la demoiselle...

—Ah! celle-là, je veux bien... C'est pas la même chose... Elle est pas sère... Elle parle à tout le monde... Elle a pas peur de s'arrêter à la cabane du père Tiennet...

Et des sous... Elle a dit qu'elle enverrait des habits pour les vêtir... Mais ça n'empêche pas que son cousin est un oiseau que je ne gobe pas.

Il s'était arrêté pour japper les dernières gorgées d'alcool restées au fond de son verre. Il déclara: —C'est pas tout ça... maintenant c'est notre temps... Filons, mon garçon.

Ils s'étaient levés. La femme poussa un profond soupir. —Rentrez pas trop tard, au moins!

Ils ne répondirent pas. Dehors, le ciel était complètement noir. On voyait à peine devant soi.

Le braconnier s'orientait vers un petit sentier, à droite. Au bout de quelques minutes il fit halte devant le tronc creux d'un arbre, en retira quelques collets habilement dissimulés. C'était là sa "cache". Il était bien trop fin pour laisser le lation et les engins à la chaumière... On ne sait jamais... En cas de perquisition leur découverte eût été une charge accablante...

Pendant une demi-heure les deux hommes marchèrent à travers bois.

C'était plus prudent. Tout à l'heure, il le rejoindrait. L'orage éclatait. De grosses gouttes d'eau commençaient à tomber.

Tiennet s'éloigna. Pour le quart d'heure, il ne fa-

lait guère songer qu'à inspecter sommairement les lieux. Plus tard on verrait.

Ses pérégrinations achevées, le braconnier se disposait à revenir sur ses pas. Il avait fait des remarques précieuses. Il exultait. Le châtelain allait rire!

Une pluie torrentielle lui mouillait les os... Il n'y prenait pas garde. Il en avait tellement l'habitude!

Tout à coup, dans l'ombre, il aperçut une petite lumière qui brillait.

Il eut un haute-le-cœur. Sans s'en douter il était parvenu tout près du château. Cette lumière venait d'une fenêtre devant laquelle des rideaux étaient à demi tirés.

Il se rejeta vivement dans les taillis.

On entendait au loin le roulement sourd du tonnerre.

A intervalles, le braconnier se glissait doucement dans les fourrés, puis revenait en soufflant à l'oreille de son compagnon la même phrase satisfaite: —Ça y est, aston.

A voix basse, le braconnier ordonna à son fils de se blottir là, dans un massif, et de l'attendre.

Près du château, il préférait avancer seul.

Au même instant il étouffa un léger cri. Tout à côté de lui il venait d'entendre un bruit insolite, pareil à celui d'un pas dans l'allée.

Qui pouvait errer dans le parc à cette heure?

Le garde, le père Guéris! C'était presque invraisemblable par un temps pareil.

Pourtant il ne se trompait pas... C'était bien quelqu'un qui approchait.

—Ah çal murmura Tiennet à part lui, est-ce que je vais me faire choper, par exemple!

Mais tout de suite sa crainte s'évanouit.

paraissait qui enjambait le balcon, puis se laissait tomber sur le sol.

Tiennet n'en revenait pas. —Hé! hé! siffla-t-il entre ses dents. Voici qui est curieux... Un homme qui sort par une fenêtre, la nuit... c'est probablement pas un particulier qu'est payé de bonnes intentions...

Un voleur sans doute... Il arrive bien... il va se flanquer dans le patron.

Mais il n'est pas le temps de poursuivre le cours de ses suppositions.

Le rideau à nouveau venait de s'écarter et une femme faisait son apparition. Elle était dressée dans la nuit, en face de Tiennet. A la faveur de l'orage, le braconnier reconnut Mme Vernier.

De stupefaction, ses bras lui tombèrent le long du corps.

—Eh bien!... eh bien!... en voilà une pas ordinaire... Si je m'attendais à celle-là!... La patronne qui s'offre des fantaisies... vers minuit... avec un monsieur qui la quitte en sourdine et à qui elle envoie un bébé... un bébé pas piqué des vers, encore... Vrai, c'est à croire que j'ai la berluie... Mais le mari qu'a une première loge à la représentation, qu'est-ce qu'il va dire, lui!... Il n'a pas eu besoin de lorgnette, pour sûr... et c'est gratis, mon colon... Dommage que ce sacré temps m'inonde les charmes... ce que

je me la casserais... Le "braco" s'arrêta net. La dénomation eût d'un coup de revolver venait de retentir.

—Tiens, ça se corse... Bravo!... On s'envoie des pruniaux... Ça va être rigolo tout à l'heure.

Mais il vit une ombre, celle de l'inconnu qui fuyait. Il ricana: —Manqué... ou mai touché... Il se carapata. Il a l'air de bien détailler... Cours après, maître de forges!... Il emporte quelque chose que tu ne rattraperas pas, mon vieux... ça c'est l'égalité, vois-tu... sous le rapport des femmes, riche ou pauvre, quand on doit y passer, on y passe...

Tiennet sourit à cette pensée d'une philosophie plutôt amère. Tapi sous l'averse, il se bougeait pas, attendant les événements.

Tout à coup, il entendit un bruit de pas qui revenait de son côté... puis celui d'une respiration haléante.

C'était le maître de forges. Il courait dans la direction du château... vers la fenêtre mystérieuse.

S'agrippant des deux mains à l'appui du balcon, il disparut dans la pièce.

Le braconnier demeura consterné. Et ce qu'il n'allait plus rien voir! Cela ne faisait pas son affaire. Il grommela: —Créé Dié qui c'est biquant!... Vlà la toile qui tombe...